



Le Machinisme et la Musique

RADIOPHONIE

[Que le phonographe, le piano automatique, la T. S. F. appartiennent à la musique, tout le monde, aujourd'hui, en tombe d'accord. On le doit pour une bonne part à l'initiative hardie d'Emile Vuillermoz qui, le premier, a osé leur consacrer des critiques régulières, examiner du point de vue de l'art leurs réalisations et leurs possibilités d'avenir.

Notre éminent collaborateur a bien voulu, en ouvrant la rubrique radiophonique, fournir comme une introduction générale aux trois subdivisions, énumérées plus haut, de la musique mécanique. André Obey, qui par la suite traitera plus spécialement de la radiophonie, nous offre, cette fois, en échange, la primeur d'un fragment de roman inédit, où la musique jouera un rôle primordial.]

LES derniers poètes de notre temps ne cessent de gémir sur le prosaïsme croissant de notre civilisation matérialiste. A les en croire, jamais l'humanité n'aurait méconnu aussi profondément les droits de l'idéal et de la beauté. Le machinisme nous écrase ; notre imagination et notre cœur subissent les rudes disciplines de notre ère de métallurgie triomphante. Encore quelques années de progrès scientifique et l'homme aura perdu les plus nobles et les plus subtiles de ses facultés de perception et d'émotion.

Ces prophéties sont parfaitement injustes et dénoncent, chez les derniers serviteurs d'Apollon, un aveuglement coupable. Qu'ils fassent leur examen de conscience et ils verront qu'ils portent précisément toute la responsabilité de la situation qu'ils déplorent. La carence des poètes dans un siècle riche en féeries de toutes sortes, et exceptionnellement favorable au développement du « merveilleux scientifique », est un phénomène indiscutable qui n'est pas à l'honneur des porte-lyres. Ne vient-on pas de leur infliger une humiliation suprême, en fondant un prix en espèces destiné à exciter leur verve languissante en faveur des conquêtes de l'aviation ? Il faut que ce soient des industriels qui apprennent aujourd'hui à nos lyriques, à l'aide d'arguments sonnants et trébuchants, la valeur poétique des ailes !

Les artistes d'aujourd'hui font preuve d'une ingratitude incroyable en présence des splendides cadeaux que leur offre, chaque jour, la science. L'ingénieur et le constructeur travaillent pour eux avec une étonnante bonne volonté, sans être récompensés de leur zèle. Le cinématographe, la machine parlante et tous les instruments mécaniques étaient des jouets ensorcelés pour les poètes, qui les ont dédaignés et en ont abandonné l'exploitation à des industriels dépourvus de culture. Mais, que dire de la radiophonie ?

Avons-nous jamais reçu un plus féerique présent que cette cassette enchantée, ce petit coffre-fort magique, fermé par une serrure à secret obéissant aux chiffres de quelques cadrans mystérieux ? L'homme d'aujourd'hui tend au-dessus de sa demeure, la barrière d'un fil ténu qui brisera l'élan d'un fluide vertigineux. Et il lui suffira de manier quelques boutons d'ébonite, pour attirer dans ce piège des vols entiers d'ondes voyageuses !

De tous les miracles du machinisme, celui-là est le plus subtil et le moins alourdi de matière. Le chasseur d'ondes, qui braconne de la musique errante et prend au lacet des soupirs de femme ou des sanglots de saxophone, éprouve une sensation de puissance surhumaine, ignorée de tous les autres organisateurs de battues. Cet affût est grisant et donne des émotions d'une qualité insoupçonnée.

Le prodige de l'antenne abolit en nous la notion traditionnelle du temps et de l'espace et nous libère de servitudes séculaires. La grande volupté moderne consiste à prolonger, grâce à la mécanique, nos possibilités musculaires ou cérébrales. En domestiquant des fluides, des gaz et des organismes métalliques, nous décuplons l'acuité de nos sens et notre force naturelle. Comme les Martiens de Wells, nous devenons de plus en plus la cellule animatrice de membres d'acier venant suppléer à l'insuffisance de notre corps.

C'est à la façon des Martiens qu'un homme d'aujourd'hui, aux jambes débiles, s'encastre dans un moteur, au centre de quatre roues caoutchoutées, pour faire des enjambées de trois cents kilomètres à l'heure, ou qu'un adolescent aux bras frêles s'insère dans un fuseau de toile, pour voler d'un seul trait d'une rive à l'autre de l'Atlantique. Notre œil peut enregistrer, désormais, des images à la distance de plusieurs milliers de kilomètres. Notre voix fait le tour du monde et notre oreille perçoit des sons émis aux antipodes. Nous sommes de plus en plus la fragile force pensante manœuvrant la carcasse géante d'un être mécanique qui perfectionne chaque jour son ossature, accroît sa vigueur et affine ses sens artificiels.

Après lui avoir fabriqué des muscles grâce au moteur à explosion, à la vapeur et à l'électricité, la science, en lui donnant la T.S.F., a enrichi ce monstre magnifique qu'est l'homme moderne, de la plus délicate des réceptivités. C'est un mot très heureusement choisi que celui d' « antenne », qui revient sans cesse dans la terminologie de la T.S.F. Ce sont bien des antennes d'insecte, en effet, que ces brins de bambou qui, dressés sur nos toits, palpent délicatement la nuit,

auscultent les ténèbres, frôlent le mystère et l'inconnu, pour capter soudain un vol de mélodies.

Pour la première fois, l'homme gouverne ici, impérieusement, l'invisible et l'impondérable. Il dirige à son gré les vibrations de l'éther, leur imprime un élan irrésistible ou les arrête net. Il les filtre, il en débrouille l'inextricable écheveau. Il les isole, il les lamine, il les tréfile, dans ses féeriques machines-outils. C'est une victoire qui devrait émerveiller tous les habitants de la planète par ses extraordinaires possibilités et qui, en réalité, les laisse parfaitement froids. Cette acquisition dont les incidences donnent à l'esprit méditatif une sorte de voluptueux vertige, a été immédiatement classée par le roi de la création, dans la catégorie des petits progrès ménagers améliorant le confort moderne et définitivement cataloguée entre le chauffe-bain, la bouilloire électrique et l'aspirateur de poussières.

Un aussi splendide talisman ne mérite-t-il pas mieux ? En dehors de son prestige surnaturel, ne possède-t-il pas, au point de vue de la culture universelle et de l'éducation musicale internationale, un intérêt qu'il est inutile de souligner ?

Maintenant que « nos murs ont des oreilles » et que nos maisons sont perméables aux fluides harmonieux qui les baignent de toute part, nous devrions bénéficier automatiquement d'une sorte de formation inconsciente de notre sens auditif. Hélas ! il n'en est rien. En ouvrant ici cette rubrique où des témoins attentifs viendront étudier les efforts des radiophonistes, notre revue n'ignore pas qu'elle aura à accueillir plus de récriminations que de témoignages de gratitude. Car, il est indiscutable que la radiophonie ne répond pas, actuellement, aux magnifiques espoirs qu'elle avait fait naître. Elle subit, d'ailleurs, une assez grave crise de croissance. Il serait puéril de se le dissimuler et dangereux de ne pas oser le dire. Elle passe par les mêmes stades que la cinématographie.

L'une et l'autre ont grandi trop vite et ont connu un succès trop immédiat. Elles sont semblables à ces fillettes « montées en graine » qui, après un élan vigoureux vers la vie, deviennent chlorotiques et languissantes. Il leur a manqué une enfance normale, les préparant méthodiquement à une adolescence robuste.

Dans tous les domaines de l'activité humaine, le succès foudroyant est une bien redoutable épreuve. Il est plus facile de se relever de certains échecs que de certains triomphes. Voyez ce qui se passe en art pour les enfants prodiges qui sont le plus souvent écrasés et étouffés sous le poids des lauriers prématurés. Après avoir dépassé de cent coudées les rivaux de leur âge, ils finissent par se laisser distancer par eux au bout de quelques années. Tel est le sort qui menace le théâtre lumineux et la technique radiophonique, si les artistes ne viennent pas à leur secours.

Il est curieux de constater, en effet, que la grande préoccupation des profes-

sionnels qui ont accaparé ces deux importantes industries a été d'écarter, de leurs conseils, les hommes qui pouvaient les guider sur le terrain artistique et leur éviter des tâtonnements et des erreurs. Ils se sont adressés, les uns à des metteurs en scène, les autres à des musiciens de seconde zone. Au studio et à l'auditorium, l'artiste c'est l'ennemi.

Est-il besoin de démontrer longuement l'erreur que commettent ici ces calculateurs à courte vue ? Ces commerçants vivent toujours sur la légende de l'art dispendieux et du prophète gaspilleur. Si l'on écoutait les insensés qui parlent d'art pur, on se ruinerait !

Préjugé séculaire que rien ne parvient à affaiblir, pas même l'expérience. Il est prouvé pourtant qu'un grand artiste n'est pas forcément une mauvaise acquisition pour la maison qui l'emploie et dont il fait souvent la fortune. Et il n'est pas certain, d'autre part, qu'un directeur artistique médiocre — et rassurant par sa médiocrité — offre des avantages commerciaux éclatants.

La T. S. F. a commis la même faute que son aînée, la cinématographie. Elle a cru pouvoir se passer, dans le domaine de l'esthétique, de collaborateurs techniques sérieux et elle est menacée de payer assez cher la rançon de cette erreur.

Car, il ne faut pas se le dissimuler, la T. S. F. est en train de décevoir profondément un grand nombre d'amateurs. On la découvre avec enthousiasme, on en jouit avec émerveillement, puis, la plupart du temps, progressivement on s'en lasse. Les premières semaines, l'appareil était toujours en service. A toute heure du jour ou de la nuit, on interrogeait l'espace et l'on cherchait à capturer les essais migrateurs de doubles croches en voyage dans l'éther. La nuit, on ne se décidait pas à se coucher, pour s'offrir le luxe d'une randonnée aérienne dans les pays étrangers. Et puis, peu à peu, la fièvre s'est calmée et la curiosité s'est émoussée. Pourquoi ?

Tout simplement à cause de la médiocrité et de la monotonie des auditions musicales que l'on recueille. Il est décourageant de lancer son invisible filet dans les ondes et de ramener toujours le même fretin.

Il y a, en effet, deux catégories d'amateurs de T. S. F. Il y a, d'abord, ceux qui goûtent la volupté du mystère et de la difficulté vaincue. Ceux-là apportent dans leurs recherches un esprit tout particulier. Ce sont les « sportifs » de la radiophonie. Leurs victoires sont purement désintéressées. Peu leur importe qu'une manœuvre laborieuse les mette en possession d'un discours politique, d'un cours de Mah-jong, d'un débris de charleston ou d'un air d'opéra massacré. C'est la seule beauté de l'effort heureux qui constitue leur récompense. Une cantatrice peut chanter faux et un ténor offenser la mesure et le style : c'est sans importance. La seule chose qui compte, c'est d'avoir su aiguiller ce train d'ondes du fond de la Norvège, de l'Italie ou de la Prusse Orientale, ou c'est d'avoir obtenu

un résultat inespéré avec un montage spécial inédit, en supprimant l'antenne ou la terre.

Il y a, dans la volupté de ces chercheurs, un double élément d'extase, celui de la poésie grandiose de la féerie scientifique et celui que donne la mentalité du record. Ces auditeurs-là ne se laisseront jamais des joies de la T.S.F., puisque, le plus souvent, ils abandonnent un poste dès qu'ils l'ont réduit à l'obéissance. Leur but étant atteint et la victoire leur demeurant acquise, ils engagent immédiatement une autre partie avec un nouvel adversaire.

Mais à côté de ces mystiques, il y a la foule terre à terre des braves gens qui veulent avoir un peu de musique pendant leur repas ou leur soirée. Ceux-là s'accrochent solidement à un poste et ne veulent pas le quitter avant d'en avoir épuisé le programme. Ils ne se préoccupent que d'une chose, obtenir une audition aussi nette et aussi pure que possible. Eh bien, c'est cette clientèle, dont on ne saurait nier l'importance et le nombre, qui est en train de connaître un dangereux désenchantement. Les programmes de nos postes français sont d'une indigence et d'une banalité réellement excessives. Certains d'entre eux entretiennent dans leur auditorium de véritables ronds-de-cuir du piano ou de l'archet. On retrouve, à heure fixe, ces ponctuels fonctionnaires qui ne sont, hélas, que de modestes tâcherons de la musique. Aucune variété dans le choix des œuvres, aucune ingéniosité, aucun piquant dans la disposition des programmes. On a traité, le plus économiquement possible, avec une équipe qui, régulièrement, avec une nonchalance visible, viendra exécuter, devant le microphone, le nombre de morceaux convenus.

Cette musique ainsi interprétée vient tomber dans les foyers lointains comme une pluie d'automne, comme une bruine affligeante qui tisse devant l'horizon un voile de mélancolie. Au bout de quelques mois de cette douche éternelle, on renonce au haut-parleur.

La musique se venge. Ce n'est pas ainsi qu'elle veut être traitée. Les grands industriels et les commerçants orgueilleux, qui ont voulu l'attacher à leur service pour qu'elle leur recrute des acheteurs d'appareils, ne savent pas la manier. Elle est en train, en ce moment, de leur faire plus de mal que de bien.

Donnez moins de concerts et donnez-les meilleurs. Donnez-les surtout plus intelligents et plus vivants. Il vaut mieux présenter, une seule fois par semaine, un orchestre de soixante exécutants que de donner en sept jours vingt concerts interprétés par une phalange symphonique composée de trois instrumentistes.

Même avec trois instrumentistes, on peut faire d'excellente besogne. Pourquoi faut-il que les tyrans actuels de la radiophonie, nouveaux Jourdain qui pèchent par ingénuité et ignorance, choisissent si mal leurs professeurs d'esthétique ?...

EMILE VUILLERMOZ.